

DS3 Français-Philosophie - Lycée Bellevue CPGE 1^e année - Mme Lachaume
Dissertation sur œuvres en 3h (épreuve type Mines-Ponts)

Baptiste Morizot écrit :

« L'énigme d'être un humain est plus claire, plus vivable et plus vivante,
à la lumière des mille formes de vie animales qui sont des énigmes devant nous ».

(Manières d'être vivant. Enquêtes sur la vie à travers nous, Arles, Actes Sud, février 2020, coll. « Mondes sauvages », p. 30)

Dans quelle mesure ces propos éclairent-ils votre lecture des œuvres au programme ?

✂ Tout document ou dictionnaire est strictement interdit.

✂ Des exemples des deux œuvres étudiées en classe sont requis dans chaque grande partie. Ceux de Haushofer, facultatifs, bonifieront la note.

✂ Des exemples hors-programme sont par ailleurs bienvenus, car toutes vos sous-parties seront illustrées d'au moins un exemple.

✂ Pensez à bien mettre en évidence par des alinéas les sous-parties argumentatives, qui débiteront par les idées avant tout exemple.

✂ La présentation générale, la lisibilité, l'orthographe, la ponctuation, la qualité de la rédaction et la clarté des propos entreront pour une part importante dans l'appréciation de la copie.

✂ Il est inutile de laisser une marge supplémentaire ou de sauter des lignes (sauf petits carreaux) ✂ L'introduction doit être soignée selon les règles vues en classe.

✂ Des transitions sont attendues entre les parties (un saut de ligne avant et après les mettront en évidence).

✂ Attention à la gestion de votre temps : les brouillons ne seront pas pris en compte.

✂ Utiliser si possible uniquement un stylo noir ou bleu foncé non effaçable pour la rédaction de votre composition et éviter les ratures négligentes.

Bon courage ! Les vacances n'ont jamais été aussi proches !

pour indication, je vous livre le texte qui aurait été à résumer en 100 mots \pm 10 % dans le cadre d'un sujet CCINP. Vous pouvez d'ailleurs le rendre en DM bonus à la rentrée.

[N]ous héritons d'une conception du monde qui a avili l'animal, elle est bien visible dans notre langue, qui cristallise des réflexes de pensée. Toutes ces formules de la langue française : « valoir à peine mieux qu'un animal », « n'être qu'un animal », tout ce mépris ascensionnel, toute cette métaphorique verticale du dépassement d'une animalité inférieure en nous, sont présents jusque dans les recoins les plus quotidiens de notre éthique, de notre représentation de nous-mêmes – c'est incroyable. Et néanmoins, ils reposent sur un malentendu métaphysique. (...)

Ces rapports compliqués à l'animalité trouvent en effet une part de leur origine dans le monopole de l'anthropologie philosophique dualiste, qui court du judéo-christianisme jusqu'au freudisme. Cette conception occidentale pense l'animalité comme une bestialité intérieure que l'humain doit surmonter pour se « civiliser » ou, à l'opposé, comme une primalité plus pure dans laquelle il se ressource, retrouvant par là une sauvagerie plus authentique, libérée des normes sociales. Ces deux imaginaires semblent opposés alors que rien n'est moins juste : le second n'est que le revers de l'autre, construit par réaction et opposition symétrique. Or on sait que les créations réactives ne font que pérenniser la vision du monde de l'ennemi qui nous fait réagir : ici le dualisme hiérarchique qui oppose humains et animaux. Les dualismes prétendent chaque fois cartographier la totalité des possibles, alors qu'ils ne sont jamais que l'avant et le revers d'une *même* pièce, dont le dehors est occulté, nié, interdit à la pensée elle-même.

Ce que cela exige de nous est assez vertigineux. Le dehors de chaque terme d'un dualisme, ce n'est jamais son terme opposé. C'est le dehors du dualisme lui-même. Sortir du Civilisé, ce n'est pas se jeter dans le Sauvage, pas

plus que sortir du Progrès implique de céder à l'Effondrement : c'est sortir de l'opposition *entre* les deux. Faire effraction du monde pensé comme leur règne binaire et sans partage. C'est entrer dans un monde qui n'est pas organisé, structuré, tout entier rendu intelligible à partir de ces catégories. L'enjeu est de fulgurer comme une lame de sabre entre les deux blocs des dualismes, pour déboucher *de l'autre côté* du monde qu'ils prétendent enclore, et voir ce qu'il y a derrière. C'est un art de l'esquive, il faut voler comme un papillon pour éviter d'être capturé par les deux monolithes jumeaux de la Nature et de la Culture, de tomber du Charybde qu'est l'Homme-majuscule en Scylla de l'Animal-homogénéisé, du culte de la nature sauvage opposé à celui de la nécessaire amélioration d'une nature défaillante. Danser dans les cordes, pour esquiver le dualisme de l'animalité comme bestialité inférieure et comme pureté supérieure. Pour ouvrir un espace encore inexploré : celui des mondes à inventer une fois qu'on est passé de l'autre côté. Les entrevoir, les donner à voir, grande respiration.

À mon sens, alors, ces deux formulations du problème des rapports entre humain et animalité sont fausses et toxiques : les animaux ne sont pas plus bestiaux que nous, pas plus qu'ils ne sont plus libres. Ils n'incarnent pas une sauvagerie débridée et féroce (c'est un mythe de domesticateur), pas plus qu'une innocence plus pure (c'est son envers réactif). Ils ne sont pas supérieurs à l'humain en authenticité ou inférieurs en élévation : ils incarnent avant tout *d'autres manières d'être vivant*.

C'est le « autre » qui est essentiel. Il dit toute une logique tranquille de la différence sur fond d'ascendance commune. C'est d'une révolution grammaticale discrète qu'il s'agit. Celle qui voit l'adjonction d'un petit mot fleurir dans toutes ces phrases quotidiennes : « l'humain et les animaux », « la différence avec l'animal », « ce qu'un animal ne possède pas »...

Le petit mot, c'est « autre ».

« Les différences entre l'humain et les *autres* animaux » ; « ce que cet *autre* animal ne possède pas » ; « ce que l'humain a de commun avec les *autres* animaux ».

Imaginez toutes les phrases possibles et ajoutez-y *autre*. Un tout petit adjectif, si élégant dans son travail de reconfiguration cartographique du monde : il redessine à lui seul à la fois *une logique de différence et une commune appartenance*. Il retrace des ponts et des frontières ouvertes entre les êtres rencontrés dans l'expérience. Personne n'aura rien perdu. Il ne nous permet certes pas d'avancer en profondeur sur les ressemblances et différences. Il permet seulement de naturaliser une logique juste, d'écarter une faute grossière de taxinomie biologique, d'incorporer comme civilisation une carte mentale aux répercussions politiques lointaines, et d'intérioriser comme individu une petite vérité tranquille de plus (qui ira rejoindre la rotondité de la terre, l'héliocentrisme, l'évolutionnisme, la toxicité du néolibéralisme et la démocratie comme pire modèle politique – à l'exception de tous les autres).

Si l'on prolonge le raisonnement, on peut défendre à mon sens qu'il y a donc un effet politique dans la transformation de nos rapports avec l'animalité de l'humain. Nos relations avec l'animalité en nous sont corrélées à nos relations avec le vivant hors de nous. Changer les unes change les autres. C'est peut-être une clé psychosociale de la modernité occidentale, cette incapacité à se sentir vivant, à s'aimer comme vivant. Accepter notre identité de vivant, renouer avec notre animalité pensée ni comme primalité à surmonter, ni comme sauvagerie plus pure, mais comme héritage riche à recueillir et à moduler, c'est accepter notre destin commun avec le reste des vivants. Accepter que l'humain ne trouve pas son vecteur dans la domination spirituelle de son animalité, mais dans la bonne intelligence à chercher avec les forces du vivant en nous, c'est changer de rapport fondamental avec les forces du vivant hors de nous. Cela induirait par exemple de ne plus postuler la déficience de la « Nature » qui exigerait qu'on l'améliore par l'organisation rationnelle, mais de retrouver une *confiance dans les dynamiques du vivant*. Une confiance dans ces dynamiques écologiques et évolutionnaires avec lesquelles il nous revient de négocier des *modus vivendi*, en partie d'influencer, et parfois de moduler pour nos besoins, mais dans l'horizon d'une cohabitation attentive aux égards ajustés à inventer envers les autres formes de vie qui peuplent avec nous la Terre.

Il s'agit de faire des mille formes de l'animalité et des mille relations à elles, au niveau culturel et politique, un sujet pour adultes. L'animalité est une grande question : l'énigme d'être un humain est plus claire, plus vivable et plus vivante, à la lumière des mille formes de vie animales qui sont des énigmes devant nous. Et l'énigme politique par excellence de vivre en commun dans un monde d'altérités y trouve d'autres implications, et d'autres ressources.